

ANTOINE BILLOT



BARRÈS OU LA VOLUPTÉ  
DES LARMES

L'UN  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication

*L'un et l'autre*

Collection  
dirigée par J.-B. Pontalis

Antoine Billot

BARRÈS  
OU  
LA VOLUPTÉ  
DES LARMES

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2013.

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07  
[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

*Document de couverture :*

Illustration de couverture d'après un portrait  
de Maurice Barrès par Jacques-Émile Blanche.  
Bibliothèque nationale de France, Paris. Photo © BNF.

CONCEPTION GRAPHIQUE :  
MEZIER/VALENTIN

*À la mémoire de mon père*



« L'éclat des larmes que l'esprit  
répand transfigure l'univers qu'il  
contemple. »

Maurice BARRÈS  
*Un homme libre*



# CHARMES DE L'ENFANCE

*19 juillet 1870*



On dit qu'il entendit pour la première fois la voix de la République un certain matin de l'été 1870. Il ne s'agissait sans doute là que d'une clameur confuse, d'un chant incertain, d'une vague rumeur plutôt que d'une voix claire, allègre, par quoi Marianne aurait chuchoté au creux de son oreille d'enfant quelque énigmatique prière destinée à le divertir d'une ferveur toute catéchiste pour l'empereur Badinguet, lequel souverain qu'un mal permanent rendait intermittent, Charles Louis Napoléon Bonaparte de son véritable nom, somnolait sur son trône depuis de longs mois, une fiole de chloral à portée de main. Devenu gras et indolent le *Césarion* de Victor Hugo pissait du sang en contemplant les plâtres de la statue de Vercingétorix qu'il ferait ériger prochainement au mont Auxois. Il n'avait plus guère de passion mais des fièvres, plus d'émotion mais des convulsions, plus d'ambition mais des dévotions.

Bismarck prenait secrètement des nouvelles de sa vésicule, les légations parisiennes guettaient l'évolution de ses calculs et l'Europe entière scrutait ses vases de nuit... Le 13 juillet 1870, impatient d'en finir ou bien exalté par une dose trop généreuse de cette morphine dont il avait tendance à abuser, le chancelier de fer dépêchait alors d'Ems, une ville d'eaux de Rhénanie-Palatinat à laquelle les malheurs néphrétiques de l'empereur Badinguet lui avaient peut-être fait penser, une de ces flèches acérées dont il avait le secret, flèche qui atteindrait bientôt les faubourgs de Sedan après s'être volontiers enfoncée dans la défense distraite du traître Bazaine. Ce dernier, commandant en chef de l'armée du Rhin, que la France n'appellerait plus dans quelques mois que le *gérant du mess*, en quoi il fallait entendre : « j'ai rendu Metz », devait a priori faire rempart de son corps d'armée aux hordes barbares où, disait-on, de redoutables Cosaques et, pire encore, des Suédois se mélangeaient à des Teutons sanguinaires mais plus conventionnels — le pays avait ses habitudes. Le généralissime préférait toutefois se replier prudemment en rêvant à son palais mexicain de Buena Vista où l'attendait la très jeune Maria-Josefa Pedraza de la Peña y Barragán qu'il venait de compromettre gaillardement lors d'une précédente ambassade. De replis aventureux en défaites sévères on sait qu'au terme d'une guerre rapide, une *Blitzkrieg*

avant la lettre, rapide et, partant, particulièrement humiliante pour l'empereur Badinguet qui y laisserait d'ailleurs son empire, sa santé et sa liberté, le pays, lui, se découvrirait à l'automne républicain et plus léger de deux provinces...

Le 19 juillet 1870, jour de déclaration de guerre, il s'en fallait d'un mois exactement pour qu'il fût âgé de huit ans. Ce matin-là il remuait dans son lit, se retournait plusieurs fois entre les draps comme si quelque chose en lui, âme ou corps, refusait de quitter les songes où un instant auparavant il caracolait en liberté, roulait au cœur d'une broussaille touffue de hautes herbes mêlées d'orties. Il transpirait d'abondance en raison des chaleurs estivales ou peut-être de l'obstination inattendue de son sommeil. Cette mollesse rebelle qui l'empêchait de descendre rejoindre sa sœur Anne-Marie et son père au rez-de-chaussée de la maison du 22 de la rue des Capucins, à Charmes, n'était cependant pas sans consistance, elle emplissait sa bouche, la rendait pâteuse, congestionnait ses yeux bridés comme ceux d'un Asiate, elle drapait ses jouets, ses livres disséminés sur le parquet, emmaillottait

son exemplaire fétiche de *Richard Cœur de Lion* puis l'émettait en confettis dorés, s'emparait des étoupes de soie teinte qu'il aimait caresser le soir avant de s'endormir. Elle envahissait finalement la pièce tout entière, en prenait possession, en recouvrait le moindre angle, la plus minuscule anfractuosité tel un gigantesque voilage dont les plis curieusement tricolores épousaient à présent la porte, aveuglaient les fenêtres, dissimulaient le désordre familial du verger que prolongeait le jardin, les silhouettes tortueuses des mirabelliers, la lente ondulation des frondaisons sous la brise du matin, les ombres de velours que les proches collines du Haut-du-Mont déposaient sur les forêts de chênes, de charmes à quoi la ville devait son nom. Il semblait à Maurice que le ciel était devenu blanc, les murs bleus, les draps rouges. Était-ce cette maudite fièvre typhoïde qui le saisissait à nouveau? Il se rappelait, non sans effroi mais un effroi cependant mélangé de délice, ces longues semaines, trois ans plus tôt, occupées à délirer sur sa couche humide de sueur tandis que la main fraîche de Claire, sa mère, peinait à repousser les chimères qui jonchaient son oreiller. On lui avait depuis raconté qu'elle ne consentait à s'absenter que la nuit venue, au moment où 18, place de l'Espée, au bout de la rue des Capucins, le carillon de l'église Saint-Nicolas égrenait ses vingt-quatre coups au tournant du jour. Claire, tête baissée, le

corps meurtri par une trop longue station assise, rejoignait alors la chambre conjugale au second étage de la maison après que la garde-malade, une vieille fille du bourg qui sentait la fleur d'oranger, avait installé sa veille en sortant ses aiguilles, son tricot et préparé sa faction en allumant une lampe-tempête en laiton à la tête du lit.

Bouleversé par la présence mobile du voile tricolore il se bouchait alors les oreilles pour éteindre la sorte de grondement confus, angoissant parce que confus, qui accompagnait la houle du rideau patriote. Il arrachait presque les boutons de sa veste de pyjama qui le ligotait, il voulait appeler Lisa, la jeune servante de la famille Barrès qui aimait se faire prier en minaudant non sans grâce avant de lui raconter, certaines après-midi d'hiver, pour le consoler de l'absence de Claire, le distraire un instant de cette humeur noire qui paralysait ses rares élans d'enfant sage, les légendes de la Lorraine, celles des chiens de Charlemagne, de la Tour aux Puces, du Serpent foreur du lac de Prempoiteux, mais sa gorge ne laissait passer aucun son sinon un léger sifflement. Il ouvrait la bouche comme une carpe stupéfaite, ses lèvres sèches ne parvenaient pas à articuler le moindre mot. Qui donc avait repeint les murs? Était-ce

son sang qui imprégnait les draps? La fièvre typhoïde était bien de retour, il ne servait à rien de se voiler la face. Il se voyait aussitôt errant en compagnie de son père, sa courte main fichée dans la sienne, énorme, anguleuse, le long des corridors froids de l'immense clinique des sœurs de la Toussaint, à Strasbourg, à la recherche de la cellule où séjournait sa mère malade et il imaginait déjà que les religieuses aux étranges cornettes blanches, larges comme des ailes d'archange, dont la voix douce se mélangerait bien des années plus tard à celle des Qaynas, ces chanteuses et poétesses arabes qu'il choisirait de confondre avec de banales courtisanes lors de son second voyage en Orient, il imaginait déjà que les religieuses avaient dressé pour lui un lit aux barreaux de métal juste au-dessous d'un crucifix sur lequel était suspendu un Christ squelettique dont la bouche ouverte, les yeux exorbités et les pieds osseux soutenus par un crâne que couronnaient deux tibias figuraient une souffrance insoutenable. Il se voyait approcher avec précaution du lit d'enfant disposé à côté de celui, plus large et plus long, où reposait Claire, les yeux rivés sur la face douloureuse du Christ d'ivoire, un mouchoir humide roulé en boule au creux de sa paume. Le plaisir de ne plus devoir la partager avec quiconque : père, sœur, le disputait à l'angoisse ; elle serait certes silencieuse, abattue, lointaine, il serait sans doute malade, brûlant,

fébrile, en proie à de mauvais délires mais il deviendrait l'exclusif objet de ses attentions lorsque, pour un bref moment, elle parviendrait à s'échapper de sa camisole chimique, de sa torpeur chagrine, afin de lui caresser la joue du revers de la main, de le rejoindre. Elle lui murmurerait une fois encore le nom des plantes exotiques du proche jardin botanique de la capitale alsacienne où il voulait toujours entraîner son père lors de leurs trop rares visites à la clinique : mains de Bouddha, oiseaux du paradis, baobabs nains, fleurs de la passion... Il distinguait déjà la parole mélodieuse de la jeune femme fragile aux joues hâves, aux pommettes en feu, en qui il ne serait pas tout à fait certain de reconnaître cette mère autrefois radieuse, épanouie, aux bras ronds, aux épaules pleines, dont l'absence depuis de longs mois, presque une année, privait la maison de Charmes de cette joie rêveuse, bohème, dans laquelle *jadis* — à l'évidence il entre là, dans ce mot : *jadis*, comme un soupçon quasi proustien de paradis perdu, la mesure d'un temps écoulé, révolu pour tout dire, infiniment lointain — elle savait baigner chaque journée afin d'étourdir ses deux mignards en leur lisant pour la vingtième fois peut-être le récit du siège de Jaffa par Richard I<sup>er</sup> d'Angleterre ou encore quelque aventure de Quentin Durward qui les faisait frémir de bonheur et de terreur avant de se mettre à l'abri, tête la première, sous

les galons de macramé, les manches bouffantes, le satin du corsage, le velours des rubans : *une flèche fendit la tête de ma mère et elle mourut.*

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE DÉSARROI DE L'ÉLÈVE WITTGENSTEIN, coll. «L'un et l'autre»,  
2003.

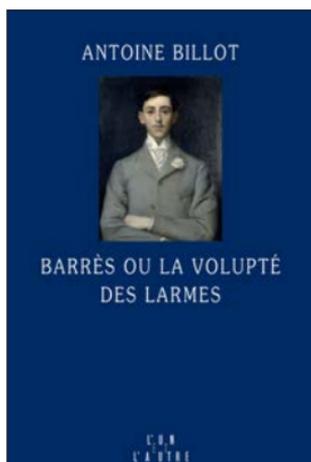
LA PART DE L'ABSENT, coll. «L'un et l'autre», 2004.

MONSIEUR BOVARY, coll. «L'un et l'autre», 2006.

LA CONJECTURE DE SYRACUSE, coll. «Blanche», 2008.

PORTRAIT DE LORENZACCIO EN MILICIEN, coll. «L'un et l'autre»,  
2010.

LE PHÉNOMÈNE, coll. «Blanche», 2012.



**Antoine Billot**  
Barrès ou la volupté  
des larmes

Cette édition électronique du livre  
*Barrès ou la volupté des larmes* de Antoine Billot  
a été réalisée le 16 décembre 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070143467 – Numéro d'édition : 257475).

Code Sodis : N57044 – ISBN : 9782072500213  
Numéro d'édition : 257477.